

Entre Paris et Washington, mai 2003

Rien ne paraissait plus ennuyeux que ces interminables vols transatlantiques qui reliaient l'ancienne Europe au Nouveau Monde. Le Boeing 747, qui avait décollé de Roissy quatre heures plus tôt, était bondé, et Pierre Cavaignac avait toujours du mal à loger sa grande carcasse dans les fauteuils étroits de la classe économique. Assise à ses côtés, sa compagne, Marjolaine Karadec, plus petite et plus souple, était parvenue à se lover sur le siège dans une position toute féline. Elle était plongée dans un roman en anglais qui semblait la passionner. Derrière le rideau de ses cheveux noirs qui tombaient jusque sur ses épaules, Pierre ne distinguait rien de son visage, juste le battement de ses longs cils qui délassait son regard fatigué par le déchiffrement.

Tout deux archéologues, ils venaient d'achever une campagne de fouilles dans la ville où ils résidaient, Sarlat, en Périgord. Le propriétaire de l'antique hôtel des Fénélon désirant restaurer l'immeuble, fort endommagé et défiguré, Pierre et Marjolaine s'étaient attelés

à la tâche avec leur ami architecte chargé de la rénovation. Au bout de deux mois de travail, ils avaient accumulé des petits trésors de découvertes encore inexploités. Les deux archéologues partaient à présent pour une mission beaucoup plus passionnante : comparer les pétroglyphes des Indiens navajos avec les gravures rupestres réalisées en Périgord par les hommes de Cro-Magnon, 20 000 ans plus tôt. C'était le sujet de la thèse que Marjolaine avait soutenue aux États-Unis quand elle était encore étudiante, une vingtaine d'années auparavant. La présence de Pierre, préhistorien de formation, à ses côtés avait facilité l'obtention des visas et des autorisations. Ils avaient pris rendez-vous, pour un premier contact, avec la responsable du centre de recherche de Crow Canyon, à Cortez, dans le Colorado, qui les guiderait dans leurs premières démarches. La perspective de longues randonnées à cheval, dans la riche et sauvage nature américaine, les réjouissait d'avance. Pour Marjolaine, c'était un retour aux sources.

— Que lis-tu ? demanda Pierre à sa compagne. Ça doit être particulièrement captivant. Tu n'as pas dit un mot depuis une heure.

Sans répondre, elle se retourna avec un mouvement de chat, se blottit contre lui et lui montra la couverture du livre, orné du portrait de *La Joconde*.

— *Da Vinci Code*, murmura-t-il. C'est si bien que ça ?

Lui-même n'était pas parvenu à s'intéresser au film insipide projeté sur le petit écran placé contre le dossier devant lui. Il avait beau tourner le bouton de sélection, il ne tombait que sur des navets, en différentes langues.

Le bruit des quatre réacteurs lancés à pleine puissance perturbait sa lecture autant que son sommeil. Il lui semblait toujours que l'on passait quatre aspirateurs géants autour de son lit.

— Tout à fait passionnant, dit Marjolaine en levant sur lui ses yeux bleus en amande aux reflets changeants.

Elle alluma un sourire sur ses lèvres.

— C'est Émile qui me l'a trouvé.

Émile Hoffé était un ami, libraire dans le 6^e arrondissement, qui partageait avec eux le goût pour la littérature, l'histoire et la quête ésotérique. Ils s'étaient rencontrés lors d'une conférence donnée par le Grand Maître de l'obédience maçonnique à laquelle appartenait Pierre. Ils se voyaient régulièrement, chaque fois que les Périgourdins se rendaient dans la capitale.

— Il vend aussi des livres en anglais ? s'étonna Pierre, qui le connaissait surtout comme un spécialiste du Grand Siècle, capable de réciter par cœur des tirades de Racine ou des extraits des *Caractères* de La Bruyère.

— Voici deux ans qu'il importe des États-Unis des romans inédits en France, répliqua la jeune femme. Je m'approvisionne chez lui chaque fois que je vais à Paris.

Elle aimait découvrir en même temps que les New Yorkais les nouveautés de la littérature américaine. La veille de leur embarquement, elle s'était rendue dans la boutique de la rue Bonaparte. Une sonnette s'était déclenchée quand elle avait poussé la porte. À peine avait-elle eu le temps de jeter un œil sur le fouillis de livres qui encombrait les étagères, qu'un vieux jeune homme, aux cheveux blond blanc, au crâne prématu-

rément dégarni, avait surgi de l'arrière-boutique et lui avait claqué trois bises sur les joues.

— Marjolaine ! Quelle heureuse surprise ! avait-il soufflé avec un air de Tintin étonné.

— Je n'ai que quelques minutes ; je dois prendre l'avion, avait-elle répondu avec un sourire charmeur. Trouve-moi un roman américain, innovant et distrayant, pour un voyage de six heures, enfermée dans une carlingue.

Émile Hoffé avait réfléchi un instant avant de se précipiter sur un meuble et d'y saisir un ouvrage relié de rouge.

— Qui est ce Dan Brown ? avait demandé Marjolaine en retournant le livre pour parcourir la quatrième de couverture.

— Totalement inconnu en France – il n'est pas traduit –, et guère plus aux États-Unis, où il n'a pas rencontré le succès espéré. Mais je crois que son *Da Vinci Code*, qui sort dans quelques semaines outre-Atlantique, peut devenir un best-seller. Tu as la chance de le découvrir avant tout le monde, avait-il achevé en l'embrassant. Tu m'en diras des nouvelles à ton retour.

Marjolaine avait entamé sa lecture dès que le pilote avait stabilisé son altitude, et n'avait consenti à lever le nez que pour s'alimenter, du bout des lèvres, du médiocre repas servi par l'hôtesse d'American Airlines.

— Il se passe en France, ton roman américain, poursuivit Pierre, après avoir jeté un œil au dos du livre. Qu'est-ce que ça raconte ?

— En France et en Écosse, répliqua Marjolaine. S'il est traduit un jour, il devrait plaire à nos amis francs-

maçons. Le conservateur du Louvre, Saunière, est assassiné parce qu'un message codé est dissimulé dans un tableau de Léonard de Vinci. Le héros, un certain Langdon, qui a tout d'un initié, mène l'enquête entre deux dangereuses sociétés secrètes : l'Opus Dei, qui rassemble des intégristes catholiques, et le Prieuré de Sion, qui veut détruire l'Église.

— Cela va ravir nos frères anticléricaux, dit Pierre, qui appartenait à une obédience régulière travaillant sur la Bible, à la gloire du Grand Architecte de l'Univers.

— Le secret, poursuit Marjolaine, toute à son histoire, c'est que Jésus n'est pas mort sur la croix. Il est venu vivre avec Marie-Madeleine dans les Pyrénées, et ils ont eu des enfants... plein d'enfants.

Pierre demeura circonspect.

— J'ai déjà lu ça quelque part. Ton Dan Brown n'a rien inventé.

Il réfléchit quelques minutes avant de s'écrier :

— *L'Énigme sacrée*, une étude journalistique très douteuse quant à la rigueur historique, rédigée il y a quelques années par des écrivains britanniques. Très complotiste, si je me souviens bien. Il était question de la survie des templiers à travers la franc-maçonnerie, d'un secret caché depuis deux mille ans. J'avais trouvé cela amusant. Je doute que ce Dan Brown connaisse un jour un succès comparable.

Le commandant de bord annonça au micro que l'on commençait la descente sur Washington.

Aéroport de Washington, mai 2003

Pierre et Marjolaine se dégourdissaient les jambes en parcourant l'immense hall de l'aéroport de Washington, alors qu'ils attendaient leur vol pour Denver. La jeune femme s'était isolée du brouhaha ambiant pour achever la lecture du *Da Vinci Code*. Autour d'eux, les boutiques de luxe et de produits détaxés faisaient le plein, tout comme ces pièges à touristes qui vendaient des souvenirs aux passagers n'ayant pas le temps de visiter la ville. Tandis que sa compagne traînait au rayon des parfums, Pierre s'encombra d'un T-shirt aux couleurs d'une célèbre équipe de base-ball.

— J'en avais justement besoin, s'excusa-t-il.

— Encore une heure à perdre avant l'embarquement, grogna Marjolaine, qui détestait ne rien faire.

— J'espère que nos bagages ont bien suivi.

Pierre s'angoissait toujours quand il n'avait pas ses affaires sous les yeux.

— Ne t'inquiète donc pas ! s'agaça son amie, qui

avait l'habitude de voyager avec insouciance, consciente qu'elle ne pouvait rien changer aux événements.

Depuis quelques minutes, elle avait remarqué le manège d'un homme qui la regardait intensément. Il lui semblait même qu'il l'avait suivie de boutique en boutique. Vêtu d'un costume noir strict, il tenait à la main un attaché-case et le *New York Times*. Ses yeux de myope, chaussés de lunettes à monture dorée, s'efforçaient de réduire la vingtaine de mètres qui les séparaient. Soudain, elle le reconnut.

— Ça alors ! Richard Tennant.

De surprise, elle avait serré un peu trop fort le bras de son compagnon. Richard Tennant, l'homme qui les avait embauchés tous deux, trois ans plus tôt, pour diriger les fouilles du château de Commarque, dans le Périgord¹. On ne pouvait pas dire que tout s'était bien passé ! Tennant s'était révélé complice d'une bande de néonazis acharnés à s'emparer de reliques anciennes. Arrêté avec ses comparses, il avait finalement été relâché, rien n'ayant pu être retenu contre lui. Il avait aussitôt disparu de la circulation.

Le couple hésitait à s'approcher de lui, gardant une méfiance mêlée de nostalgie. Après tout, c'était grâce à lui qu'ils s'étaient rencontrés ! L'homme en noir fit quelques pas prudents dans leur direction, ne sachant s'il devait leur tendre la main, pour finalement y renoncer.

— Pierre Cavaignac et Marjolaine Karadec ! Si je m'attendais...

1 Du même auteur, *L'Échiquier du Temple*, City éditions, 2015.

Ils échangèrent quelques politesses d'usage, avant que leur ancien patron ne prononce, sur un ton de cathédrale :

— Je voudrais vous demander pardon pour le mal que j'ai pu vous faire. J'ai bien changé.

— Je l'espère pour vous, dit Pierre, pour répondre à la pointe d'angoisse qu'il sentait dans la voix de son interlocuteur. Toujours amoureux de l'Amérique ?

— Plus que jamais. J'y réside en permanence, désormais. Mais il n'est pas aisé de rompre avec son passé ; il s'accroche parfois à vos pieds.

Tout en parlant, mêlant la banalité des propos à des interrogations qui restaient mystérieuses pour les deux Français, l'homme regardait intensément le livre que Marjolaine tenait à la main.

— Vous permettez ? demanda-t-il alors qu'il s'en emparait. Le dernier Dan Brown... Comment l'avez-vous déjà ? Il n'est pas encore sorti aux États-Unis ; tout juste imprimé. Son éditeur promet un coup de tonnerre.

— J'ai un excellent libraire en France, minauda la jeune archéologue. Émile Hoffé n'a pas son pareil pour dénicher des exemplaires introuvables. Il a pu se procurer le *Da Vinci Code* en avant-première. C'est un thriller détonnant.

Richard Tennant semblait un peu effaré, comme si l'on avait mis le Saint Graal sous ses yeux.

— C'est un auteur étrange... Il révèle des choses... bien obscures.

— Ce n'est jamais qu'un roman, répliqua Pierre sur un ton sec.

— Peut-être beaucoup plus...

Pierre se souvenait que son ancien patron avait du goût pour l'astrologie, jusqu'à la superstition.

— Je suis étonné que vous ayez lu Dan Brown, intervint Marjolaine. D'après Émile Hoffé, il est à peu près inconnu, même aux USA.

— Nous sommes quelques-uns à suivre son œuvre... de très près.

Comme l'homme laissait planer le mystère sur ses propos, le haut-parleur annonça le début de l'embarquement pour Denver. Pierre remarqua que leur interlocuteur avait insensiblement relevé la tête. Il se souvint que la fondation pour l'Héritage des Ancêtres, l'organisme servant de couverture aux criminels qui avaient entrepris des fouilles dans le Périgord, trois ans plus tôt, avait son siège à Denver.

— Vous aussi, vous vous rendez dans le Colorado ? demanda-t-il.

— J'y travaille toujours... mais j'en ai bien fini avec les bêtises, s'excusa-t-il une nouvelle fois, le regard un peu perdu. Mais... attendez-moi cinq minutes.

Il dirigea ses pas vers le *bookshop* qui se trouvait au coin de l'allée, pour en revenir, quelques instants plus tard, avec un livre et une fleur à la main. Il semblait chercher dans l'ouvrage une page précise, dont il marqua l'emplacement avec la rose rouge, avant de tendre le tout à Marjolaine.

— *Angels and Demons*, eut-elle le temps de lire, avant de le remercier.

— Le premier roman de Dan Brown, paru il y a

trois ans. Il ouvre le cycle de Robert Langdon, le grand initié, son héros récurrent. Je vous en conseille vivement la lecture. Il n'a jamais été traduit en français.

Un deuxième appel, plus insistant, invita les passagers se rendant à Denver à hâter le pas vers les contrôles. Le petit groupe se sépara.

— Au plaisir de vous revoir, lança Tennant, avant de se diriger vers la classe affaires.

Pierre et Marjolaine s'agglutinèrent avec la plèbe avant de prendre place dans un Boeing un peu moins plein. Ils étaient à mi-parcours, au milieu du gué, au point de non-retour. À peine l'avion avait-il pris son envol que Marjolaine entamait la lecture de son nouveau roman.

Entre Chaulnes et Cambrai, le 30 novembre 1714

Le carrosse de monseigneur l'évêque avait quitté Chaulnes au milieu de la matinée. L'archevêque-duc de Cambrai aimait à résider dans son petit château picard qui lui rappelait la campagne de son Périgord natal. François de Salignac de La Mothe-Fénelon était né soixante-trois ans plus tôt sous le ciel lumineux du Sud, en la forteresse familiale des bords de la Dordogne. Sa branche était issue d'une des plus anciennes noblesses de France, mais lui-même n'était que le dixième d'une fratrie de treize enfants. Trop de rejetons, trop de quartiers dans le blason, trop de propriétés à entretenir avaient conduit la dynastie au bord de la faillite. L'état ecclésiastique lui était doublement promis : puîné sans héritage, il affichait une intelligence hors du commun. Poussé, porté par ses deux oncles, l'évêque de Sarlat et le marquis parisien, aidé par sa profonde culture et sa séduction naturelle, il avait gravi à grandes enjambées les marches du pouvoir. Jusqu'au sommet, jusqu'au poste de précepteur du Petit Dauphin. Proche du roi, qui lui avait accordé sa confiance, il préparait le règne

à venir et pouvait même espérer devenir le premier des ministres. Puis, ce fut la disgrâce, l'exil, la trompeuse nomination dans cet évêché du Nord, à Cambrai, où les populations flamandes ne savaient même pas le français. De loin, grâce à son rayonnement personnel, qui associait douceur et fermeté, et à son réseau d'influence, l'archevêque parvenait encore à contrôler la marche du royaume. Ni l'hostilité de Madame de Maintenon, ni les diatribes de son rival, Bossuet, pas plus que le désamour de son maître ne l'avaient abattu. D'ailleurs, son souverain ne lui avait-il pas, dans le plus grand secret, donné les preuves de sa loyauté ? Mais la main impitoyable de Dieu s'était abattue sur la famille royale, réduisant à néant les successions prévues et les ambitions possibles, laissant Louis le quatorzième dans un grand dénuement de solitude. Un temps, Fénelon avait cru à des empoisonnements, car les criminels et les comploteurs ne manquaient pas autour du roi. Il lui arrivait d'y croire encore : cette petite vérole, cette rougeole pourprée étaient arrivées bien à-propos pour plonger dans le chagrin un royaume de France déjà ravagé par les guerres et les famines. Les désirs de régence étaient si forts dans l'entourage du monarque déclinant que l'assassinat pouvait bien être au rendez-vous. Derrière la dague ou le poison pouvait se trouver une couronne. Quand le pouvoir s'affaiblissait, des querelles, des complots, que l'on croyait disparus depuis des décennies, refaisaient surface.

François de Fénelon frissonnait dans son habit violet, insigne de sa fonction. L'homme du Sud avait toujours eu du mal à s'habituer au frimas du Nord, surtout en cet

automne finissant. L'abord de la froide saison l'effrayait comme une annonce de mort. Il y en avait beaucoup sur sa liste ; qui serait le prochain ? Lui-même n'était-il pas menacé ? Il savait trop de choses. Sa position au centre de l'échiquier lui avait permis d'en apprendre sur tous les partis, de connaître les jeux de chacun. Les bouleversements récents avaient renversé les pièces. Lui, l'évêque, le fou du damier, se devait de tenter une dernière diagonale. Il lui fallait d'urgence gagner Versailles, se jeter aux pieds du roi, qui le recevrait, sans aucun doute, au nom de ce qu'ils avaient en commun. Le vieux souverain était bien seul et se savait épié. Au nom de leur ancienne amitié et de leur mutuel respect, il le recevrait. Fénelon lui dirait tout. Il connaissait les noms, disposait de la liste des conjurés. La Fronde, qui avait inquiété le jeune prince, menaçait de nouveau le vieux souverain. On lui cachait beaucoup de choses, mais Fénelon était l'Église, et l'Église n'ignorait rien. Louis XIV serait fort peiné de voir qu'il avait des ennemis aussi proches, fort gêné de devoir, une dernière fois, sévir. Mais, malgré leur âge avancé et l'affaiblissement de la France, Louis et Fénelon pouvaient encore prétendre rétablir le règne de la justice et éloigner le fanatisme. Il suffisait que le prélat puisse parler au monarque.

Fénelon devait également restituer au roi ce document si confidentiel, si compromettant, qu'il pouvait décider de l'avenir du royaume. Il s'était rendu justement au château de Chaulnes pour le récupérer. Trop d'espions s'agitaient autour de lui en son palais épiscopal. L'archevêque hésitait encore sur l'endroit où l'objet serait le plus en sûreté. Il avait fait atteler tôt le matin,

voulant arriver le plus vite possible à Cambrai, distant de quatorze lieues, avant de repartir aussitôt pour Versailles. Juste le temps de réunir les deux parties du dossier que, par prudence, il avait dispersé.

Cela faisait à peine une heure qu'il était sur le chemin et, déjà, monseigneur s'impatientait en apercevant, au-dessus de la Somme, le beau château de Suzanne.

— Encore trois heures de route, murmura-t-il avec inquiétude. Trois heures de perdues. Le temps nous presse.

Il souleva le rideau vert qui le protégeait bien mal du courant d'air, pour lancer au conducteur :

— Plus vite, cocher ! Plus vite !

Dans son inquiétude, qui barrait son front d'une ride profonde, il ne remarqua pas la berline noire qui le suivait à un demi-mille de distance. Elle avançait à toute allure, soulevant un nuage de poussière jaune. S'il avait pu le voir, l'évêque aurait été étonné de constater que le postillon qui fouettait à tour de bras ses chevaux portait un tissu sur le visage. À l'intérieur, penché à la fenêtre, un autre homme masqué ne quittait pas des yeux le coche épiscopal, agitant nerveusement dans sa main droite un court sac de cuir.

Comme il s'apprêtait à passer la Somme, le conducteur du prélat mit son équipage au trot. Le pont était dépourvu de parapet et le franchissement s'avérait dangereux. Fénelon jeta un œil inquiet sur les eaux paisibles et sombres du fleuve en contrebas. Au même moment, la voiture dépassa le carrosse dans un grand crissement de roues et se rabattit brutalement, lui coupant la route. Un des chevaux, effrayé, tira vers la

droite, entraînant le véhicule à verser. Ballotté dans l'habitacle, l'archevêque voyait le flot se rapprocher dangereusement et pensait périr, quand la providence intervint en sa faveur. Le timon de l'attelage se coinça dans un trou qui perçait la chaussée, empêchant la chute mortelle. Le vicaire, encore affalé contre la portière à moitié renversée, se remettait à peine de ses émotions lorsqu'il se trouva nez à nez avec un individu masqué, vêtu d'un méchant costume noir.

— Que voulez-vous ? balbutia-t-il quand l'autre ouvrit le battant et le saisit brutalement de la main gauche.

La dextre abattit sur la nuque fragile du vieillard la matraque de cuir emplie de sable. Son cou émit un craquement sinistre et Fénelon sombra dans l'inconscience.

À peine un mois plus tard, après avoir vécu, selon ses propres dires, comme un squelette qui marchait et qui parlait, François de Salignac de La Mothe Fénelon, archevêque de Cambrai, pris de fièvre et de douleur, rendit son âme à Dieu.

Saint-Germain-en-Laye, mars 1743

Moi, Andrew Ramsay, chevalier de Saint-Lazare, baronnet d'Écosse, sain de corps et d'esprit ; à présent sur le seuil de l'Orient éternel où nous conduisent tous nos pas, atteste de la véracité de ce qui suit. J'entends narrer par le menu le récit des étonnantes aventures qu'il m'a été donné de vivre et rapporter le fabuleux destin de celui qui fut mon maître, monseigneur de Cambrai, François de Salignac de La Mothe Fénelon.

L'homme leva la plume et se redressa sur son lit lorsqu'il ne quittait plus depuis plusieurs semaines. Il n'avait pas soixante ans, mais sentait déjà que ses forces le quittaient irrémédiablement. La faute à la maladie et à une vie errante ne lui ayant point permis de ménager son corps qui, à présent, lui refusait tout service. Sur le bord du trépas, il se remémorait son passé, ses hésitations religieuses qui étaient autant de pistes de recherche fécondes, ses virevoltes politiques qui ne visaient qu'à établir un royaume juste. À présent,

il devait achever ses confessions dont il avait envoyé en lieu sûr la première partie. Il en avait noirci des papiers avec ses poèmes, ses romans, et ce célèbre discours qui avait fait de lui l'un des pères fondateurs de ce nouvel ordre des francs-maçons dont il espérait beaucoup. Il en avait franchi des chemins depuis sa naissance en 1686 dans le petit port écossais d'Ayr, sur le Firth of Clyde, où son père calviniste était boulanger. La mère étant de confession anglicane – « catholique non romaine », comme on disait alors –, les disputes dans le couple étaient fréquentes, plongeant le petit Andrew dans le désarroi. Le spectacle des différents fanatismes religieux l'ayant éloigné de sa vocation de pasteur, il s'était engagé dans l'armée du général Marlborough qui guerroyait entre les Flandres et le Nord de la France. Les combats pour la succession dynastique de la lointaine Espagne ravageaient l'Europe, opposant la France au reste du monde. En 1709, il avait passé le *Channel*¹, partagé entre ses devoirs envers le tout nouveau roi de Grande-Bretagne, un pays tout neuf qui s'essayait à la démocratie, et sa fidélité envers le roi d'Écosse, Jacques III, héritier légitime de la couronne d'Angleterre. La révolution de 1688 avait chassé le père de celui-ci, Jacques II Stuart, de Londres, car il entendait ne pas renier sa foi catholique. Il avait trouvé refuge chez son cousin Louis XIV.

Le cadet d'Écosse avait découvert les horreurs de la guerre dans le Nord de la France ; son supérieur, le général Marlborough, s'y montrait impitoyable. La solda-

1 « La Manche », traduit de l'anglais.

tesque de tous pays – Espagnols, Français, Anglais, Autrichiens, Prussiens, Hollandais – ravageait la région tour à tour, pillant les villes, brûlant les récoltes. Les troupes amies, qu'il fallait loger et ravitailler, n'étaient pas moins à craindre que les ennemis. Le pays ruiné n'exhalait plus qu'une longue plainte d'agonie. Le commerce et l'industrie à l'arrêt laissaient les paysans mourir de faim ou les contraignaient à manger l'herbe du bord des routes. Le général Marlborough s'efforçait de mettre un peu d'ordre dans la pagaille générale, en organisant le ravitaillement.

— Ramsay, avait-il dit un jour au jeune homme, vous prendrez le commandement de dix hommes et escorterez le convoi de vivres jusqu'à Cambrai, où monseigneur l'évêque assurera une distribution équitable.

— Vous faites confiance à un papiste, monseigneur ? s'était étonné l'agent de liaison. N'est-il pas notre adversaire ?

— C'est l'homme le plus respectable que je connaisse. Il a gagé sa vaisselle d'argent pour nourrir son peuple et n'hésite pas à tancer son roi qui ôte le pain de la bouche de ses sujets pour le donner à ses troupes. Il n'est pas si bien en cour et, par ailleurs, son ministère s'exerce à la fois sur le royaume de France, les Flandres espagnoles et le Saint-Empire.

— Il doit lui être difficile de savoir à qui obéir.

— Il n'écoute que sa conscience et a transformé le palais épiscopal en un vaste hôpital où tous les hommes sont soignés, quelle que soit leur nationalité. Je crois qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sauver le plus humble de ses paysans. Vous lui

remettez ce sauf-conduit signé de ma main, avec mon plus profond respect.

Andrew Ramsay s'était acquitté parfaitement de sa mission. La seule vue des soldats bien armés avait suffi à tenir éloignés les pillards qui, par faim ou goût du lucre, auraient tenté de faire main basse sur les fourgons de blé.

Le palais épiscopal était situé au centre de la ville, près de la cathédrale. Le jeune Écossais avait franchi le vaste portail richement sculpté pour découvrir un jardin tout empli de la misère humaine. Indigents, réfugiés et blessés s'entassaient sur les pelouses saccagées. La résidence de l'archevêque était un vaste château de pierre blanche à la toiture mansardée, doté d'une tour d'escalier en son milieu. Le jeune homme, qui affectait une allure martiale pour conforter sa récente autorité, s'impatiait à l'idée de rencontrer un individu aussi rare que M. de Fénelon. Ce dernier ne le fit point attendre et le reçut sur-le-champ.

— Chevalier de Ramsay, baronnet d'Écosse, s'était-il présenté en usurpant quelque peu la particule.

Devant un prince de l'Église, c'était plus seyant que fils de boulanger.

— Vous, mon sauveur ! Le bienfaiteur des citoyens de Cambrai !

Fénelon lui avait pris les deux mains et semblait prêt à l'embrasser. C'était un sexagénaire de grande taille, qui se tenait bien droit. Sur son visage, plusieurs siècles de tradition nobiliaire s'associaient à une douceur naturelle. À le voir, à l'entendre, on ne pouvait que l'aimer.

Il s'était empressé de lire la missive du général anglais avant de poursuivre :

— Vous remercieriez son excellence de ma part. C'est vraiment généreux à lui de penser au pauvre Cambésis.

Puis il avait posé sur Ramsay un regard profond, inquisiteur. Il lisait dans son âme et rien ne semblait pouvoir lui échapper.

— Dites-moi, chevalier, quel vent vous a posé sur la terre de France, bien martyrisée à cette heure ? Parlez-moi de vous.

Connaître la vie de son interlocuteur lui importait soudain. En lui donnant du prix, il l'ennoblissait. Andrew avait hésité. Lui qui se sentait du goût pour l'héroïsme se rendait compte qu'il était incapable de trouver des arguments valables pour justifier son engagement.

— Peut-être l'aventure, avait-il fini par dire, piteusement.

— Il doit s'agir alors d'une aventure spirituelle, car vous n'êtes manifestement pas de cette race d'hommes qui prend les armes pour s'enrichir par pillage et mauvaises manières.

Il parlait comme si rien n'avait plus de prix à cette heure que la destinée du jeune homme.

— Certainement, avait balbutié Ramsay, qui aurait voulu briller et faire montre d'esprit, mais se sentait comme un benêt.

— De quelle confession êtes-vous ? Je sais les Écossais très partagés sur le sujet.

Encore une fois, il n'avait pu répondre sans bafouiller :

— Épiscopalien, je crois... mais j'ai été calviniste... J'ai étudié... En fait, je ne sais pas !

Le prélat avait levé sur lui des yeux étonnés, emplis de bienveillance.

— Si vous ne savez pas quelle est votre religion, Dieu le sait. Abandonnez-vous à lui !

Puis il avait réfléchi un moment avant de poursuivre :

— Vous ne semblez pas vous satisfaire du service des armes et je ne vous imagine pas embrochant votre adversaire au milieu de la mêlée, des cris et des odeurs de poudre... bien que je ne doute pas de votre courage. Accepteriez-vous de devenir mon secrétaire ?